

Études littéraires africaines

Dissidence et « préemption » dans l'Afrique de Patrice Nganang

Viviane Azarian



Numéro 29, 2010

Manifestes et magistères

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027497ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027497ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Azarian, V. (2010). Dissidence et « préemption » dans l'Afrique de Patrice Nganang. *Études littéraires africaines*, (29), 62–68.
<https://doi.org/10.7202/1027497ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DISSIDENCE ET « PREEMPTION » DANS L'AFRIQUE DE PATRICE NGANANG

C'est à une relecture de l'histoire littéraire africaine et à une reformulation de ses traditions critiques que Patrice Nganang invite le lecteur du *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*¹, ouvrage complexe, paradoxal et bouillonnant d'idées. L'écriture de P. Nganang, autographique et réflexive, en « ressac », s'inscrit ici dans la démarche hégélienne d'un esprit qui fait retour sur soi. Au-delà des barrières génériques, c'est entre méditation philosophique et essai littéraire que P. Nganang s'avance, reprenant d'un texte à l'autre quelques idées-clefs que nous présenterons ci-dessous.

Considérons d'abord l'idée d'une « téléologie de la violence », qui fonde l'histoire et la littérature africaines. « Découverte » par la « violence interne » que laisse éclater au grand jour le génocide qui s'est produit au Rwanda en 1994, cette représentation invite à une lecture à rebours de l'histoire du continent, une lecture qui se placerait sous le double signe de la répétition tragique de la violence et de la culpabilité. À partir d'une réflexion sur le « concept d'autobiographie des indépendances »², l'auteur développe l'hypothèse que l'indépendance des États africains, leur accès à la souveraineté fondée sur la reconnaissance de « leur droit de tuer » et l'exercice effectif de ce droit contre leurs citoyens ne pouvaient que reconduire le paradigme colonial de la violence ; ils ne pouvaient nullement conduire à l'autonomie du sujet africain, à la liberté de l'individu, mais bien au contraire à son écrasement sous le régime de la dictature. Pour que le « droit de vie » prime sur le « droit de tuer », le citoyen doit consommer son divorce avec l'État et affirmer son refus, sa « dissidence »³. L'écrivain africain, citoyen d'abord, se fait alors porte-voix

¹ Paris : Homnisphères, 2007, 311 p. ; les paginations entre parenthèses dans le texte renvoient à cette édition. Nous nous référons aussi aux deux autres textes manifestaires de Patrice Nganang : *Le Principe dissident*. Yaoundé : Interlignes, 2005, 48 p. ; *La République de l'imagination*. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs, 2009, 126 p.

² « Was heisst (schon) Unabhängigkeit ? », Conférence, VAD Tagung, 10 avril 2010, Mainz (notes personnelles).

³ « Was heisst (schon) Unabhängigkeit ? » », *art. cit.*

de ce « principe dissident », ouvrant l'espace de ses textes aux cris de la ville, se faisant l'écho de la philosophie de la rue, au lieu de se faire seulement « scribe de [la] lente descente aux enfers » d'un continent⁴. La littérature ouvre ainsi « le champ des possibles »⁵.

Mais tâchons de reprendre le fil d'un *Manifeste* dont l'écriture joue avec les paradoxes et où les idées ont tendance à se fondre en de fulgurantes formules, sans s'astreindre à une patiente progression argumentative.

Partant de méditations philosophiques amples, qui mettent en relation la philosophie idéaliste allemande avec la philosophie commune qui lui paraît s'énoncer dans « les dictons des rues de Yaoundé », l'auteur propose de « réécrire la philosophie de la littérature africaine » (p. 77). P. Nganang reprend ainsi quelques-unes des questions dissidentes que l'on peut entendre dans les rues des métropoles africaines pour les mettre en relation avec des textes majeurs des littératures africaines anglophone et francophone. Ce faisant, non seulement il propose des lectures éclairantes de ces textes, mais il les met en rapport l'un avec l'autre et leur donne la place qui est la leur dans « la bibliothèque universelle » (p. 77).

L'essai s'ouvre sur un prologue intitulé « Pour une histoire de la littérature comme histoire des idées », qui en appelle à « la réinscription de la littérature africaine contemporaine dans le champ de l'histoire des idées » (p. 12) et, donc, à une relecture philosophique des textes littéraires. La pensée à rebours que P. Nganang développe dans cet essai débute avec une réflexion sur le génocide au Rwanda, réflexion où s'expriment deux convictions essentielles : d'abord, que « l'auto-destruction », « l'extermination de masse perpétrée par des Africains sur des Africains », interdit toute « écriture de l'histoire africaine à partir d'une généalogie de la victime seule » (p. 24) ; ensuite, que la tragique répétition d'un état de violence fonde la modernité africaine :

Moins qu'une découverte inattendue, moins qu'une surprise, il [le génocide au Rwanda] se révèle ainsi comme étant la répétition de la même chose : l'explosion au présent, devant le visage du monde, d'une

⁴ *Le Principe dissident*, op. cit., p. 25.

⁵ *La République de l'imagination*, op. cit., p. 18.

téléologie de la violence qui pour le continent africain a le visage de sa modernité (p. 29).

La catastrophe, certes, pour une part, indicible, n'a pourtant pas entraîné l'impossibilité d'écrire en Afrique aujourd'hui ; Nganang souligne, au contraire, l'explosion de la parole (« *guhahamuka* ») à laquelle ont donné lieu les tribunaux *gacaca*, mais il s'agit d'une parole folle, du cri du survivant qui est plus expression que représentation, et qui ne se déploie pas en récit (p. 150). La réflexion sur l'écriture post-génocide permet ainsi de voir, au fondement de la littérature africaine, l'idée de tragédie, ce qui permet à P. Nganang de se livrer à une déconstruction des clichés et des prescriptions de la critique africaniste. Il s'appuie sur les réflexions qu'Achille Mbembe a formulées dans « African modes of self writing »⁶ pour récuser deux courants de la pensée africaine qui, repris par la critique littéraire, ont déterminé deux lectures improductives de l'histoire de la littérature africaine : d'une part, « la pensée messianique », issue des analyses fanoniennes de la contre-violence et de la vision sartrienne de l'histoire africaine comme « chemin vers la libération » (p. 61) ; et, d'autre part, « la pensée identitaire », essentialiste, qui est illustrée, selon P. Nganang qui la conçoit sans doute de manière trop rigide, par la négritude senghorienne, coupable quant à elle d'avoir instauré un culte de la différence.

Dans un deuxième temps, P. Nganang invite à une déchronologisation de l'histoire littéraire africaine, en proposant une « généalogie alternative » (p. 77) qui commence avec « la trinité originaire » constituée par Wole Soyinka, Aimé Césaire et Amos Tutuola. Cette généalogie permet à l'auteur d'opposer, à la « vision messianique » et à « la vision de l'Afrique comme différence », une « vision tragique » qui trouve son fondement

dans l'explosion multiple de la mort en plein quotidien de la vie qu'est le génocide, dans cette découverte à la surface du commun du tragique *telos*, dans le réveil brutal à la vie du survivant, dans son éclat de rire au sommet dompté de la mort [...] (p. 94).

Cette vision tragique justifie, selon lui, « la nouvelle histoire de la littérature africaine », une histoire que Wole

⁶ Dans *Public Culture*, vol. 14, n°1, Winter 2002, p. 239-273.

Soyinka, par « sa lecture analytique et appropriative des mythes et légendes yoruba » (p. 130) a ouverte à la « quête du sens de la catastrophe dans l'art » (p. 121) :

Soyinka en travaillant l'idée de tragédie dans le mythe, donne à la nouvelle littérature africaine le lit idéal dont elle a besoin pour s'élever par-delà l'histoire [...]. Il recommence la littérature africaine en la couchant dans le lit logique de la pensée : en lui trouvant un ciel transcendantal dans la tragédie. Voilà pourquoi l'écrivain nigérian est pré-visionnaire (p. 116).

À partir de cette « trinité originare », l'auteur en appelle à une « nouvelle organisation des œuvres » et à un renouvellement critique qui sache non seulement suivre le fil tragique qui traverse la littérature africaine mais aussi

voir dans le creux des textes des auteurs, dans la chair de leurs récits, la présence douloureuse de la mort qui déchire leur continent, et donc, le principe dissident qui y est inscrit comme forme de salut, et même parfois, comme seule bouffée de vie – comme seule possibilité de survie ! (p. 194).

C'est cette typologie renouvelée du roman africain que P. Nganang expose dans la dernière partie de l'ouvrage. Il identifie tout d'abord le « roman de la désillusion », qui procède encore du courant « messianique » de la critique africaniste et de ses espoirs de libération avec l'avènement des indépendances, espoirs cruellement déçus. Outre qu'elle est d'une « naïveté étonnante » (p. 199), cette attente ne saurait, selon lui, rendre compte de l'inscription de la dictature dans la « logique interne » (p. 199) de cette téléologie de la violence qui fonde l'histoire africaine depuis la traite. À ce « roman de la désillusion », qui trouve dans *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma son « modèle le plus représentatif » (p. 199) et alimente « la productivité soporifique d'Henri Lopes » (p. 201), P. Nganang oppose un « roman de la dictature », lequel, parce qu'il procède, selon lui, de la vision tragique, saurait voir au contraire dans la dictature « un moment logique d'une chaîne qui à divers moments aura pris des formes précises » (p. 200) ; il serait donc à même de faire voir la parenté qui unit la figure du capitaine du bateau négrier à celle du dictateur.

Le jugement est catégorique et ne rend pas justice aux nuances des textes cités. Lorsqu'il reproche, par exemple, à Henri Lopes de proposer un choix entre « rire » et « pleurer », il ignore la dimension oxymorique et paradoxale du titre et de l'œuvre qu'il désigne. En outre, le lecteur perd ici le fil, parce que la distinction des deux dimensions n'est pas si claire et semble procéder d'un souci de différenciation qui porte plutôt à confusion. En effet, s'il est vrai qu'une certaine littérature et sa critique ont soutenu les luttes pour l'indépendance et nourri des espoirs de liberté, alors il importe peu que la désillusion effective soit la conséquence d'une naïveté ou d'un aveuglement : il est plus essentiel qu'elle puisse être matière littéraire et faire l'objet d'une représentation réflexive, de même que la critique peut analyser les modalités narratives de ce « désenchantement ». L'intérêt de la distinction établie par P. Nganang est cependant de donner les moyens de penser, à la suite d'Achille Mbembe⁷, les mécanismes d'un pouvoir dictatorial qui s'insinue jusque dans l'intimité des citoyens en rendant familiers les visages du dictateur, « père de la nation », « fils du pays », en somme « frère » de ses victimes (p. 204). Le texte qui fonde le « roman de la dictature » est *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem, où P. Nganang voit la « fête philosophique d'une narration libérée de tout projet de salut, résurrection du roman à partir du cœur de la tragédie » (p. 225). Et l'auteur de livrer de subtiles analyses de ce texte fondateur.

La seconde catégorie générique que propose P. Nganang est le « roman de l'émigration », qui lui sert à désigner les œuvres des écrivains qui ont choisi « l'exit option » (p. 233). Cette appellation manifeste à nouveau la volonté de reformuler un concept, en l'occurrence celui de « roman de l'immigration » : parler, au contraire, de « roman de l'émigration » rétablit l'Afrique dans son statut de lieu du départ et fait du continent l'axe central de l'analyse. Cette perspective permet également de penser l'exode de l'esclavage dans la même perspective que ces nouveaux chemins d'exil.

⁷ Voir Mbembe (A.), *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala, 2000, en particulier le chapitre « Esthétique de la vulgarité », p. 143-149.

La dernière catégorie est celle du « roman des détritrus », un « roman citadin » (p. 260) qui parle de ceux qui sont restés dans les métropoles africaines. P. Nganang évoque ici une « poétique du mapan », à la fois métaphore spatiale des chemins qui serpentent dans un « espace de dérégulation » et évocation sonore des « cris » de la ville qui constituent autant de références au « grand cri noir » d'Aimé Césaire et disent le tumulte et le « chaos » contemporains (p. 264).

Le lecteur peut s'étonner qu'au terme du parcours, et après avoir disqualifié la pensée africaine de l'engagement qui enferme la critique africaniste dans une « vision messianique », l'auteur souligne finalement, dans le style prescriptif et catégorique que requiert sans doute l'écriture manifestaire, la mission d'éveil qui resterait celle de l'écrivain africain et les vertus prophétiques de la littérature. Le lecteur peut aussi s'en trouver frustré, dans la mesure où P. Nganang, cherchant une nouvelle réponse à la question de savoir « ce que peut la littérature », conclut en affirmant la dimension « pré-visionnaire » de cette dernière, sans s'engager plus loin sur cette piste intéressante ; il aurait pu développer cet aspect sur la base de cette réflexivité littéraire qu'il avait soulignée, c'est-à-dire à partir de la capacité de la littérature à faire retour sur le monde et sur elle-même, de sa vocation à réfléchir son autre, ce que Jean Bessière a appelé la « pragmatique de l'altérité »⁸.

Il n'en reste pas moins que sont ici posées à nouveau, de manière stimulante, la question du rapport entre éthique et esthétique et celle de la nécessité de la littérature. Dans une écriture du ressassement, qui revient sur des idées essentielles concernant l'histoire de l'Afrique et celle de ses littératures, reprenant en boucle les fils conducteurs de sa réflexion, l'auteur livre un vibrant manifeste en faveur de l'avènement d'une « République de l'imagination » qui est, pour P. Nganang, cette chambre où bruissent les échos du présent et cette fabrique de rêves qui imaginent un futur pour l'Afrique. C'est ce qu'il appelle « préemption ». Dès

⁸ Bessière (J.), « Critique littéraire et philosophie morale. Pragmatique de l'altérité, statut de la littérature et typologie des approches philosophiques et morales de la littérature », dans *Savoirs et littérature*. Textes réunis par J. Bessière. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 217-238.

lors, si la problématique de l'écriture post-génocidaire, de l'écriture de l'*après*, s'en trouve reformulée, c'est toute l'histoire de la littérature africaine qui s'en trouve éclairée sous un nouveau jour : il ne s'agit pas seulement de penser la force de l'écriture en termes de représentation *a posteriori*, mais aussi en termes de transmission et de transfiguration, d'une part, et de « préemption », d'autre part ; elle répond ainsi à l'urgence en même temps qu'elle est anticipation.

■ Viviane AZARIAN